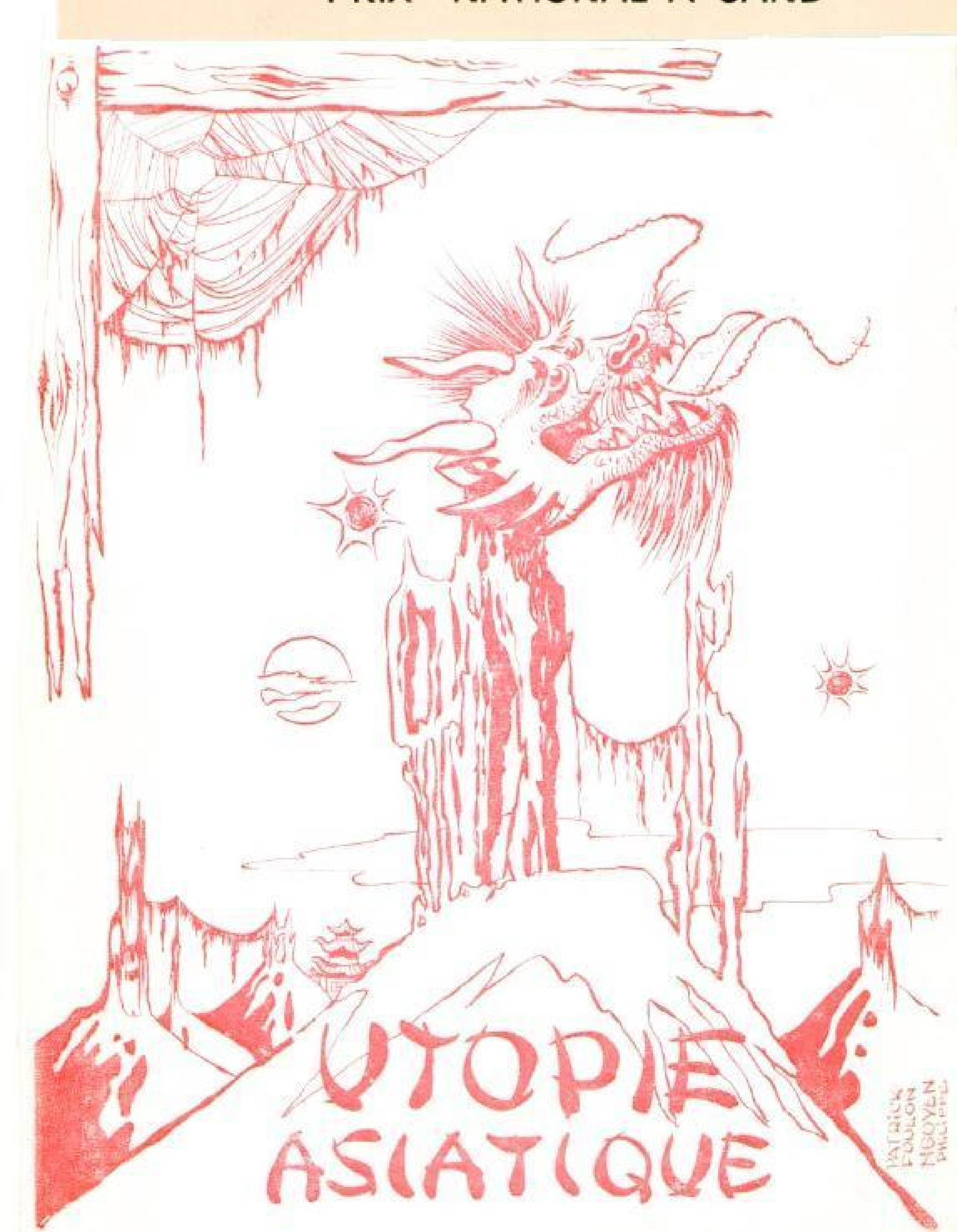
"PRIX" EUROPÉEN A GRENOBLE

"PRIX" NATIONAL A GAND



B. GOORDEN PRESENTE

UTOPIE ASIATIQUE

TABLE

ILLUSTRATIONS ORIGINALES DE :

Dominique Mayérus & François Michel



Cette nouvelle de Lao Shaw est extraite de son livre "MAO CH'ENG CHI" ("Le Pays des Chats"). Il s'agit d'un des rares textes chinois qui soient parvenus jusqu'à nous. Il a été écrit vers 1930 et se conçoit dans un contexte politique bien réel. L'auteur reproche aux dirigeants chinois de n'avoir renversé la monarchie en 1911 que pour la remplacer par un régime de la même veine. Sous le couvert d'une démocratie, inspirée du communisme russe, quelques individus servent leurs seules ambitions personnelles. Il critique cet état de choses et la façade populaire de ce régime : dans "ta-chia fu-ssu-chi chu-i" — rendu dans notre traduction française par démocratOVSKIE — "fu-ssu-chi" correspond à OVSKI, ce qui sonne de manière péjorative à l'oreille d'un chinois. On pourrait rapprocher cette nouvelle de la "SOCIAL-FICTION" espagnole.

LE PAYS DES CHATS

— Explique-moi en quoi consiste la Démocratovskie, demandai-je.

— C'est une sorte de système politique dans lequel tout le monde vit pour tout le monde, me révéla mon interlocuteur Martien. Dans un tel système, tout le monde travaille, tout le monde est heureux, tout le monde bénéficie de la sécurité. La Société est une gigantesque machine et tous les citoyens, incorporés en tant que mécanismes, y fonctionnent joyeusement. C'est un système formidable !

— Et, existe-t-il, sur Mars, des pays qui appliquent ce système ?

— Il en existe.

— Est-ce le cas de ton pays ?

Mon interlocuteur marqua une longue pause. Il m'avoua finalement de mauvaise grâce :

— Eh bien ! nous l'avons essayé. C'est le mot : ESSAYÉ. Mais nous ne sommes jamais parvenus à le pratiquer réellement.

— "ESSAYÉ" ? Je ne saisis pas très bien la nuance.

— Je vais tenter de t'éclairer. Un empereur a gouverné notre pays depuis les temps les plus reculés. Le peuple n'était pas représenté à la tête de l'État. Un jour, nous avons appris que, dans certains pays, le peuple se dirigeait lui-même, et convenablement. Comme l'idée nous paraissait bonne, nous l'avons empruntée et avons décidé de la reprendre à notre compte. Les Chats sont ainsi faits : dès qu'ils entendent parler d'une réforme dans un autre pays, ils s'empressent de l'imiter. Avec la différence que ce sont là-bas de vraies réformes tandis que nous ne connaissons que de pâles imitations de ces systèmes politiques, puisque nous restons les mêmes, éternels, incorrigibles emprunteurs.

— Tu prétends que vous, le peuple des Chats, ne passez pas votre temps à construire des maisons, et que vous avez opté pour la location, c'est bien cela ?

— Précisément ! Et le Groupe Démocratovsque s'est heurté à un problème analogue.

— Le Groupe ? m'informai-je, intrigué.

— Oui, cela correspond à ce que vous, les Terriens, appelez un parti politique.

— Ah bon !

Mon interlocuteur poursuivit :

— Les idées démocratovskiques se propagèrent et, après des années de révolution, le Groupe réussit à détrôner enfin l'Empereur. Tout a découlé de la situation économique : on avait d'abord l'intention de tuer tous ceux qui n'étaient pas, soit paysans, soit ouvriers, pour que le pouvoir tombe aux mains des travailleurs...

— Tous les dirigeants du Groupe étaient-ils issus des masses ? coupai-je.

— Mon Dieu non ! Que vas-tu imaginer là ? Les masses n'avaient pas d'éducation, pas de connaissances, pas de culture, rien ! Pourtant, on voulait exterminer tous ceux qui n'en faisaient pas partie, et laisser les masses se diriger elles-mêmes. Tuer n'était pas une innovation pour le peuple des Chats : ils n'ont jamais éprouvé beaucoup de scrupules à le faire. Éliminer tous ceux qui n'étaient pas des paysans ou des ouvriers authentiques apparaissait parfaitement réalisable. Mais les Chats ne sont, après tout, que des Chats. Comme l'on ne tuait pas, ceux dont on avait besoin ou ceux pour qui quelqu'un intercédait, ceux qui auraient dû mourir ne moururent pas, et vice-versa. De là vient que, ceux qui n'étaient pas morts, en fin de compte, se sont introduits dans le Groupe et ont entièrement corrompu l'idéologie. La théorie originelle voulait établir l'égalité comme suit : prendre à chacun selon sa capacité de travail, donner à chacun selon ses besoins. Mais personne, dans le Groupe Démocratovsque, ne s'y connaissait en matière d'économie, et encore moins en réformes éducatives, surtout

quand il s'agissait d'apprendre à tout le monde de vivre pour tout le monde. Il en résulta une épuration quotidienne et systématique de certaines tendances. Comme personne, dans le Groupe Démocratovsque, ne s'y connaissait davantage en agriculture ou en ce qui concerne les paysans, la réforme agraire a été sabotée. D'autre part, les ouvriers, tout disposés à travailler, étaient confrontés à une pénurie d'emplois dans le secteur industriel. Il convenait de se débarasser de beaucoup de gens, d'éliminer un surplus encombrant, afin de régulariser la situation.

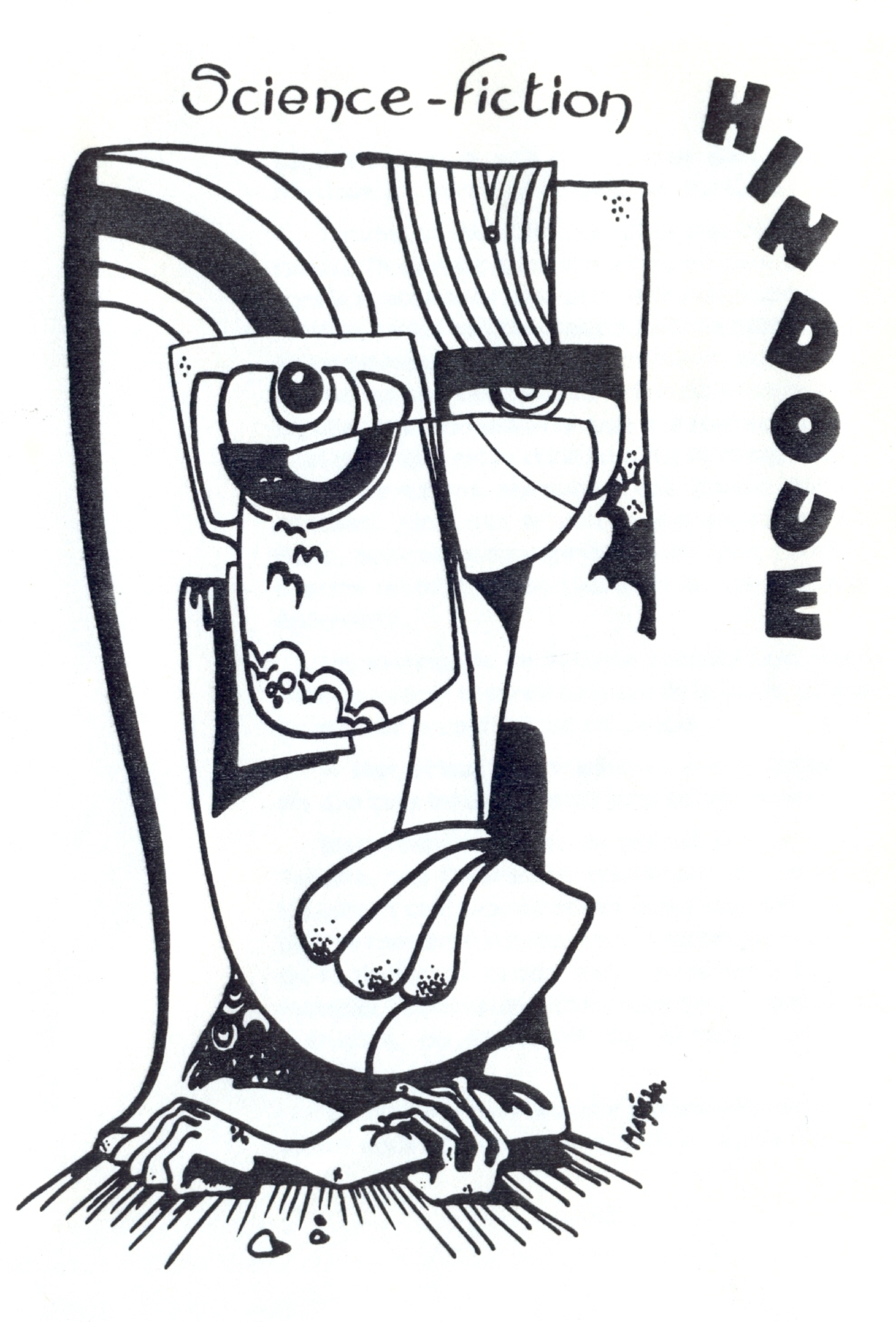
— En définitive, vous vous êtes contentés de faire peau neuve, risquai-je, en guise de commentaire.

— Exactement ! corrobora mon interlocuteur. C'est ce qui est arrivé à la Démocratovskie. Et c'est le destin de toutes les théories nouvelles que nous empruntons, quelle que soit leur origine. Le chef du Groupe Démocratovsque est aujourd'hui devenu Empereur. Il ne faut s'étonner de rien dans un pays comme le nôtre. La Démocratovskie ne nous a pas apporté ce que nous en attendions, mais elle nous aura tout de même pourvu d'un Empereur...

Le Martien commença à pleurer.

(traduction de Bernard GOORDEN)

⧉ ⧉ ⧉



B. SRIDHAR RAO est médecin. Cette nouvelle constitue un événement pour le public de notre pays, puisqu'il s'agit du premier récit hindou à avoir été traduit en français : il date, dans sa version anglaise, de 1968. Le Fantastique, mêlé à une philosophie de la vie locale, s'y arrose harmonieusement d'un zeste de Science-Fiction.

VICTIMES DU TEMPS

Je me suis éveillé voici quelques minutes, en proie à un violent mal de tête et à une sensation de mort imminente. Je sais que je vais mourir dans la prochaine demi-heure. Plus rien, maintenant, ne pourra m'empêcher de dépérir rapidement. Je m'efforce d'écrire au rythme de ma pensée afin d'achever mon récit à temps.

Ma respiration devient oppressante et la douleur me laboure atrocement la poitrine.

Avant hier, je me portais à merveille. J'ai ouvert le journal du matin. En lisant la manchette : "RETOUR DU PROFESSEUR THETA, qui disparaissait il y a quatre ans", je suis devenu pâle : La peur. C'était cette affirmation, selon laquelle il serait en mesure de remédier au processus de rajeunissement, dans un jour ou deux — sauvant ainsi la race humaine de l'aneantissement — qui m'atterrait.

Il me faut vous mettre au courant des remarquables expériences que le professeur Theta a menées à terme, voilà quatre ans, à propos du rajeunissement... considéré depuis, comme la pire menace qui ait jamais pesé sur la race humaine.

J'ai entendu parler du professeur Theta, pour la première fois, il y a cinq ans. Je souffrais à l'époque d'une maladie cardiaque; elle était déjà avancée : on me donnait un an ou deux à vivre. Bref. Le professeur Theta était le personnage le plus excentrique qui se soit jamais balladé hors d'un asile. Il prétendait poursuivre d'extraordinaires expériences en rapport avec des théories ridicules, qu'il se plaisait à exposer. Une de ses théories démentes avait trait à l'origine de la matière et de l'énergie; elle avait été vérifiée au cours d'expériences, qui consistaient à laisser reposer des tubes de vide, imbriqués les uns dans les autres : ils finissaient par exploser. Le néant, ou vide parfait, était, d'après le professeur Theta, composé d'énergie et d'antiénergie, et se divisait, tôt ou tard, en ces composants. L'énergie et l'antiénergie se repoussent : cette force de répulsion provoque l'explosion des tubes. L'univers est né en deux étapes. Le néant s'est d'abord divisé en énergie et antiénergie; une partie de l'antiénergie a engendré par la suite la matière des soleils et des planètes du cosmos. La force de répulsion entre l'énergie et l'univers, d'une part, et l'antiénergie, d'autre part, est à l'origine de la grande vitesse à laquelle se déplace l'univers dans l'espace.

*
* *

Il y a quatre ans, personne ne s'intéressait le moins du monde au professeur Theta et à ses expériences, jusqu'à ce qu'il publie une brochure traitant de "la

production d'énergie antiatomique". Il y déclarait que ses récentes expériences confirmaient, d'une manière concluante, la possibilité de produire une énergie antiatomique. Il était inutile de créer cette antiénergie, puisqu'elle pouvait irradier sur la Terre, en traversant l'espace et les couches de l'atmosphère; par la même occasion, elle pourrait annihiler la force nucléaire, que l'on avait créé artificiellement, et la rendre définitivement inopérante.

Un mois après la publication de cette brochure, des industries et autres complexes, qui utilisaient l'énergie atomique pour la production d'électricité, constataient que le débit d'énergie avait subitement diminué. Les savants, anéantis, devaient se rendre à l'évidence : les réacteurs atomiques s'étaient arrêtés, les armes nucléaires potentielles étaient hors d'usage.

Durant un certain temps, tout le monde demeura frappé de stupeur. Grâce à cette énergie antiatomique, découverte à la suite des expériences du professeur Theta, la guerre nucléaire devenait impossible. Beaucoup s'en réjouirent. Certains à contrecœur peut-être, tous néanmoins, depuis les philosophes jusqu'à l'homme de la rue, rendirent hommage au professeur Theta. Et, bon gré mal gré, on lui décerna les honneurs dus à un héros.

Pourtant, les soupçons naquirent assez rapidement : quelque chose semblait détraqué. Cela se confirmait bientôt. D'abord, des femmes, au second et au troisième mois de la grossesse, évacuaient leurs menstrues. Chez beaucoup d'adolescentes, par contre, elles s'arrêtaient pour ne plus reprendre, tandis que les seins se résorbaient.

Les gens prenaient peur. On parlait d'enfants qui rapetissaient de jour en jour, d'adultes dont le cheveu grisonnant retrouvait une teinte plus sombre... Mon propre état s'améliorait sensiblement. Le mal qui avait labouré ma poitrine avait disparu, les veines de mon cou s'étaient dégonflées et j'avais recouvré un usage à peu près normal de mes jambes tuméfiées, car je pouvais quitter le lit. Je retrouvais mon appétit et reprenais du poids. Je me sentais rajeuni de plusieurs années. Les journaux mentionnaient le rétablissement rapide de nombreuses personnes qui souffraient également de maladies dues à l'âge.

*
* *

Tous ces symptômes indiquaient clairement que le temps s'écoulait à rebours et qu'un processus de rajeunissement s'était enclenché. Les expériences du professeur Theta en étaient probablement la cause. Leurs effets provoquaient le rajeunissement progressif des gens jusqu'au stade d'enfants prématurés, où ils périssaient faute de pouvoir s'adapter au milieu ambiant. En attendant, comme les ovules pouvaient être fécondés mais ne plus croître, il ne naîtrait pas de nouveaux enfants. Dans les soixante ou septante prochaines années, mourraient les personnes qui n'avaient pas encore atteint cet âge, tandis que les autres redeviendraient des enfants. L'humanité disparaîtrait rapidement.

La population fut prise de panique en apprenant la situation.

A ce moment, le professeur Theta gagna un refuge afin d'échapper à la colère des masses qui l'auraient volontiers assassiné. C'était tout naturel puisque ses expériences avaient conduit l'humanité au bord du précipice...

*
* *

Quatre ans ont passé. Les gens se sont, peu à peu, accoutumés à rajeunir. Ils sont psychologiquement préparés à affronter la fin.

Savoir que la mort les frappera quand ils seront bébés, incapables de réagir émotionnellement à son approche, constitue leur unique consolation. D'ailleurs, une majorité est satisfaite que la vie lui ait accordé ce nouveau sursis.

"Le professeur Theta va mettre fin au rajeunissement" La nouvelle, communiquée dans le journal, avant-hier, m'a terrorisé. Le professeur Theta est capable de tout. Si cela devait se produire, en une seule nuit, un bébé d'un mois deviendrait un garçonnet de quatre ans, une fillette de neuf ans se muerait en une adolescente de treize ans, etc...

Par contre, ceux qui — avant que le temps ne s'écoule à rebours – auraient dû mourir au cours des quatre années suivantes, ne seraient plus que des corps



Ryu Mitsuse a, très souvent, été à l'honneur dans les pages du principal fanzine japonais : "Uchujin". Cet auteur est aussi renommé au Japon, que l'est Robert Heinlein aux États-Unis. Leurs points communs ne se résument pas seulement à cela : ils ont tous deux écrit une prestigieuse "Histoire du Futur", dont voici un extrait.

CRÉPUSCULE, AN 2217

Les touristes qui visitaient East Canal City emportaient toujours au moins un souvenir : une photographie bien particulière de la ville portuaire avec ses constructions agglomerées, surgissant du vaste desert martien, telle une armada en partance pour l'espace. A l'avant-plan, le crassier de la centrale atomique, l'observatoire juché au sommet de l'Hôtel de Ville et les rampes de lancement des fusees dépassaient, sur le ciel, le profil irrégulier de la ville. Une énorme Terre ronde, à la surface d'emeraude, aux mers et aux continents enveloppes d'une atmosphère bleutée et flottant comme des ombres auréolées sur une lumière réfractée, etait suspendue à l'horizon.

Il s'agissait bien sûr d'un montage : on pouvait, au premier coup d'œil, discerner qu'elle avait été conçue artificiellement. Jamais la Terre, vue de Mars, ne serait apparue aussi volumineuse; jamais non plus, on aurait pu distinguer aussi clairement les accidents de terrain. La Terre, vue de Mars, lors d'une nuit sans tempête de sable, n'est qu'une étoile brillante, teintée d'un joli bleu tirant sur le vert. On avait donc superposé une photographie de la Terre prise de la Lune, à une vue de East Canal.

Tous les centres de villégiature produisaient des photographies de la même veine, plus ou moins retouchées afin de les rafraîchir ou de les embellir. "La Terre vue de East Canal City", n'était qu'un exemple d'une forme de supercherie pratiquée un peu partout et pourtant — cela va de soi ! — officiellement censurée. Exceptionnellement, dans le cas qui nous interesse, les autorités municipales la favorisaient, en quelque sorte. De toute façon, cela se vendait très bien.

"La Terre vue de la Lune" ou "La Terre vue de Mars" n'intéressaient pas les touristes. Pour eux, seule cette photo concrétisait toutes les impressions les plus profondes qu'ils avaient ressenties au cours du voyage spatial. Elle constituait un symbole qui leur permettrait de partager, ce qu'ils avaient ressenti et vu lors de leur séjour, avec des amis restés sur la Terre ; la passion de l'espace se résumait à un morceau de papier, long de vingt centimètres et large de douze, qui se vendait à 5 Cr. pièce.

*
* *

Ler "rues" de East Canal City, en forme de galeries couvertes, sont reliées aux installations souterraines du complexe sportif par des tunnels utilisés comme couloirs de circulation. La "boutique" de Shira-i — une échoppe constituée par quelques panneaux de plastique juxtaposés — se situait à un angle du couloir, près de la porte B. L'étalage offrait un éventail de photographies

propre à satisfaire tous les goûts : des vues de la Terre, de Mars, de la flotte spatiale... Mais le montage de Shira-i, exécuté quelques années plus tôt : "East-Canal-City-et-la-Terre-vue-de-la-Lune", avait tout de suite connu un grand succès populaire.

La raison en était bien simple : si d'autres magasins vendaient également des photos de la Terre, de Mars, des vaisseaux spatiaux, le souvenir d'un vol spatial ne semblait pourtant revêtir un sens profond que s'il provenait de chez Shira-i.

Là-bas, sur la Terre, tout le monde avait entendu parler de la boutique. Les touristes débarquant sur Mars lui accordaient leur première visite et les hommes d'affaire la fréquentaient, en priorité, après leur journée de travail. Aujourd'hui encore, toute famille qui se targue de compter parmi les siens un voyageur de l'espace soi-disant expérimenté, se doit de posséder la photo-souvenir de chez Shira-i, en évidence sur un mur.

Tous les visiteurs, quelle que fût leur origine, avaient la même reaction lorsqu'ils apercevaient Shira-i pour la première fois : la gorge sèche, le souffle coupé, ils ralentissaient le pas, marquaient un instant d'hésitation, ne savaient plus où se mettre, songeaient à faire demi-tour, restaient une minute en proie à la frayeur... Ils finissaient, presque toujours, par adopter une attitude diamétralement opposée : ils ressentaient le besoin impérieux d'avancer très vite.

Shira-i comprenait. Il ne regardait jamais un voyageur dans les yeux, car cela, semble-t-il, aurait empêché

destinés à s'exposer aux confins de l'espace, échappaient à l'entendement de Shira-i. Les progrès de la chirurgie esthétique ont permis la création de cyborgs que l'on ne peut plus, à première vue, distinguer des êtres humains normaux : on n'y constate plus aucune trace extérieure de poumons ou d'oreilles. Mais le nouveau modèle de cyborg spatial n'est encore fabriqué qu'en faible quantité; le Ministère de l'Espace ne dispose pas des moyens, ou ne veut pas entretenir sur Mars les plus récents modèles pour le seul plaisir des touristes d'East Canal City, alors...

— Je me demande à quoi pouvait bien ressembler son visage auparavant ?... Quel âge peut-il avoir ?... On ne peut plus lui rendre son propre corps, je suppose ? Sa peau est trop lisse, elle brille trop : ça me donne la chair de poule !

Pour Shira-i, tout cela n'était que jacasseries : des échos mourants du langage d'un autre monde lointain. Depuis fort longtemps, sa façon de penser n'avait plus rien de commun avec la leur.

Le dernier client était parti. Une navette spatiale, freinant en vue de l'atterrissage, zébra d'un éclair violet l'air sec de la nuit. Shira-i clôturait en silence ses comptes de la journée.

Rentrées : 2000 Cr.; il fallait retenir 800 Cr. pour le Fonds du Service Social, 400 Cr. pour les imprimeurs, puis 200 autres Cr. pour les diverses taxes dont il était redevable aux Services Municipaux. Le restant constituait le salaire de Shira-i pour sa journée de travail, un

revenu d'autant plus appréciable que la ville subvenait à tous ses besoins vitaux car on le considérait "à charge de la communauté".

Shira-i enroula les photos restantes, les lia à l'aide d'un ruban, ouvrit son "ventre" — une cavité abdominale, que l'on avait aménagée en réservoir afin d'y conserver de la Liqueur de Ringer (1) pour les cas d'urgence — et y fourra son paquet.

Ensuite, après avoir ôté ses jambes, il s'installa dans son véhicule — une voiture sur coussin d'air, d'un modèle standard fourni par le gouvernement — qu'il avait transformé lui-même, afin de mieux l'adapter à son corps particulier, en y fixant des prises directes pour relier le système de direction du véhicule et les "nerfs" qui étaient habituellement reliés à ses jambes. Avec cette direction magique, il pouvait aisément se frayer un passage à travers les rues les plus étroites et les plus populeuses des quartiers résidentiels.

Un sentiment de "plénitude" — sans doute le poids du paquet sur son estomac — révellla, un instant, de vieux souvenirs qu'il valait mieux oublier...

VRRROOOUUUMMM !

Le couloir trembla violemment; l'éclairage mural se mit à clignoter comme s'il allait instamment s'éteindre;

(1) Il s'agit d'une solution de sels, dans un sérum isotonique de sang et d'humeurs, utilisée dans les bains, pour le nettoyage périodique des tissus artificiels des cyborgs.

un objet tomba lourdement à un endroit indéterminé; le bruit s'en répercuta...

Shira i s'arrêta quelques minutes pour écouter : tout était rentré dans l'ordre. Avec précaution, il redémarra.

Les lettres orange-vif du signal fléché — RÉSIDENCE DES CITOYENS TEMPORAIRES. Quartier réservé : accès interdit aux non-résidents. — clignotaient. Shira-i tourna à gauche dans l'allée principale du quartier réservé aux cyborgs mais une lumière rouge-rubis l'aveugla : le rayon laser d'une voiture de police. Shira-i serra à droite; le véhicule, moteur tournant au ralenti, vint se ranger parallèlement au sien.

— Hé, Shira-i ! Tu n'aurais pas vu quelqu'un courir dans cette direction ?

— Quelqu'un qui courait ?

— Ouais. Encore des terroristes ! On a lancé une bombe contre un autocar bondé de touristes en provenance de la Terre.

Le regard de l'homme, à ras de sa visière, signifiait clairement : "à abattre impitoyablement". La voix poursuivit à l'abri de la casquette :

— Ca fait la troisième fois cette semaine ! Nous sommes dépassés par les événements. Même le Service Social n'a plus d'excuse pour sa politique de non-intervention ! Maintenant le combat est entamé. On sait bien que vous avez des problèmes mais il va falloir apprendre à vous en accomoder.

— Si j'apprends jamais quelque chose, je vous le ferai savoir.

— C'est moi qui vous le demande. Dix-huit morts, cette fois-ci; et des femmes, des enfants, parmi eux... Maintenant la Ville va renforcer les contrôles... du moins nous l'espérons.

— Eh bien, je rentre maintenant. Bonsoir.

La voiture de police disparut au coin de l'allée; l'écho des frottements de coussins d'air s'estompa. Shira-i reprit sa route, lentement, le long d'une artère assez large dont les panneaux recouverts de silicone argentée brillaient comme l'eau d'une rivière.

A la demande du Ministère de l'Espace, le gouvernement de East Canal avait promis que ce quartier de la ville resterait réservé aux cyborgs : en principe, aucun "citoyen humain" n'y avait accès. Shira-i suivit les signalisations jusqu'au 623-J.

Son appartement, constitué par une seule pièce carrée, était baigné dans une clarté vert pâle que reflétaient les murs. Un grand bassin métallique occupait pratiquement le tiers de la chambre : il était rempli de ce liquide qui symbolise la chaleur humaine et vitale d'un foyer.

Avec des gestes las, Shira-i se débarassa de tous ses accessoires pesants et s'enfonça dans le bain : la Liqueur de Ringer lui prodigua un effet relaxant. Des dizaines de bulles d'air minuscules s'échappaient de sa

peau soyeuse, d'un bleu cuivré, pour aller éclore en surface. Le visage de Shira-i, enveloppé dans sa bulle, se "rembrunit" cependant.

— Ils ont encore oublié de changer "l'eau" ! Et puis, c'est trop froid ! On dirait que le Service Social a autre chose à faire, de ces temps-ci, que s'occuper de nous.

Shira-i savait parfaitement que la solution se renouvelait automatiquement et que la température se réglait d'elle-même : un système sans problème et qui fonctionnait sans intervention humaine. L'erreur devait correspondre à une fausse manœuvre des ordinateurs du Service Social, au Centre de Contrôle.

— Le fonctionnement serait-il à nouveau perturbé ? C'est plutôt de la mauvaise volonté !

Mais la colère le quittait au fur et à mesure que les bulles d'air se détachaient de sa peau. Bien qu'éventée, sale, datant de la veille, la Liqueur de Ringer l'imprégnait et dissolvait peu à peu les dépôts. Au bout d'un moment, l'expression de mécontentement abandonnait son visage : son esprit agite s'était calmé; l'énorme tête ronde, au fond du bassin, se complaisait dans une fatigue apaisante ; et si le visage semblait empreint de tristesse, l'illusion en provenait certainement des bulles d'air qui s'échappaient en tourbillonnant.

La lampe stérilisante s'enclencha d'elle-même ; un halo lumineux d'un violet pâle planait silencieusement autour de lui.

*
* *

East Canal, la nuit. Ce soir, un silence de mort règne sur le Quartier des Résidents Temporaires où "dorment" les cyborgs. L'air nocturne se glisse jusqu'à un coin reculé, à l'abri de murs épais : le quasi sommeil de Shira-i est peuplé des vagues tentations de ses non-rêves aux formes imprécises (car les cyborgs ne rêvent pas). Plus haut, toujours plus haut au-dessus de la surface du sol — le fond de la nuit est parsemé de poussière d'étoile, de centaines de milliards de minuscules étincelles qui resteront à jamais les mêmes : l'Éternité ? — La Terre, peut-être un atome de toute cette poussière stellaire ?... Mais la Terre elle-même n'intéresse pas les voyageurs — seule la photo d'une Terre énorme qui n'est pas la Terre — ...Shi-i-ra-a-i-i-i...

— Shi-ra-i-i i ?

D'abord rien de plus que l'image fugace, une vague ondulante, de l'energie impuissante, parce que trop lointaine pour parvenir jusqu'à...

— Shi-ra-i-i-i ?

Murmure lointain, né dans la confusion du sommeil; mais cela signifie quelque chose : c'est déjà presque une voix...

— Shira-i-i !

Toujours plongé dans un sommeil profond, Shira-i demande :

— Qui-est-ce qui m'appelle ?

La réponse vient de loin :

— Capitaine Shira-i ! Réveillez-vous, s'il vous plaît ! — il y a si longtemps que j'essaye — un message; écoutez, s'i vous plaît.

Shira-i se concentre pour apporter une réponse à l'étrange invitation :

— Qu'attendez-vous de moi ? Dites, je vous prie... je vous écoute.

— Capitaine Shira-i, vous souvenez-vous de moi ? Nous avons travaille ensemble...... vous m'appeliez "Choro" (1)

— Choro ? Quel Choro ? Où ?

— Vous avez oublié, je pense : Jupiter, la ville flottante 81. Nous étions tous deux à la construction.

— C'est juste — Choro — bien sûr ! Il y avait un nommé "Choro"... un excellent ingénieur spatial... Eh bien ! que fait Choro maintenant ?

— Je savais bien que vous finiriez par vous souvenir, Capitaine. Nous avons essayé tous les moyens possibles et imaginables pour entrer en contact avec vous, dès que nous avons appris que vous viviez à East Canal...

— Pourquoi donc ?

(1) On attribue ce nom, qui est empreint de respect, au membre le plus âgé d'une communauté. Des équivalents anglais correspondent à : ancien, conseiller, officier honoraire. "Choro" a tous ces sens à la fois.

— Capitaine Shira-i, comment jugez-vous les mesures discriminatoires pratiquées à notre endroit par les normaux ?

— Ah, encore ça ! Shira-i se contient un instant; c'est une bien inquiétante sensation que celle d'éprouver intensement des émotions si profondes, provenant de si loin... De la discrimination ? Je n'en ai personnellement jamais fait l'objet. Il se peut que cela se produise, mais je ne me mêle pas de ce genre d'histoires. East Canal City me convient pleinement.

Dans l'esprit de Shira-i, les mots surgissent des profondeurs du sommeil. Il n'est pas sûr lui-même qu'ils soient réels ou pas : il sait seulement que c'est ce qu'il doit dire.

— Capitaine Shira-i ! C'est différent, écoutez !

Soudain, une douleur froide; un éclair glace parcourt son cerveau : douleur déchirante, mutilation d'une jeune pousse à l'aide d'une lame effilée.

Shira-i est complètement éveillé.

— Ah ! je rêvais ? Il était réveillé : son regard fouilla les cercles concentriques d'un bleu pâle et discerna une couronne de visages qui le regardaient avec insistance, à travers les vaguelettes du bain dissolvant. Une prunelle de la taille d'un œil de poisson, appartenant à une tête lisse en forme de ballon de rugby, le regardait sans broncher.

— Comment peut-on reprocher aux normaux de nous éviter ? Le simple fait de nous regarder les effraye. Nous y sommes habitués nous, mais...

— Ca va, Capitaine Shira-i ? Vous étiez dans une mauvaise passe, on aurait dit que vous faisiez un cauchemar.

Shira-i recouvrit totalement ses sens et grommela.

— Comme le système d'alarme ne s'arrêtait pas, nous avons poussé la porte...

Tous les occupants des pièces adjacentes étaient présents. Les résidents temporaires, à qui ce quartier était destiné, avaient l'habitude de témoigner à Shira-i un respect tout particulier en lui rendant toutes sortes de menus services; et quand les circuits d'urgence de son bassin de repos s'ecartaient quelque peu de la norme, ses voisins accouraient de partout. Shira-i sourit :

— Merci, je vais très bien maintenant.

— Il n'y aurait pas quelque chose de détraqué ?

— Simplement la fatigue, je crois — répondit-il, du fond de son bassin — il n'y avait sans doute rien d'autre.

Tout le monde redoutait que l'équipement cesse de fonctionner. A divers moments tous ici avaient fait l'expérience d'un ralentissement de leur metabolisme. Plus la Liqueur de Ringer était sale, moins le régulateur de métabolisme était efficace. Ils ne devaient attendre d'autre secours que celui qu'ils se prodiguaient mutuellement.

— Ca va bien maintenant. — Shira-i s'efforçait à sourire tout en parlant — Je vous en prie, retournez vous reposer... Il ne pouvait pas encore leur dévoiler, pour le moment, ce qu'il avait vu en songe.

Ils reculèrent d'un pas, se sondèrent mutuellement du regard, se mirent d'accord d'un signe de tête, et s'assemblèrent à nouveau autour du bassin de Shira-i. L'un d'eux se pencha au dessus du bassin; on pouvait lire : "D-98", gravé en lettres fluorescentes sur son front.

— Capitaine Shira-i, si vous êtes réveillé maintenant, je voudrais avoir une petite conversation avec vous.

— Mmmh ? Quoi ?... "D" était l'ancien nom de Luna City, et "98" signifiait Surveillance de la Circulation; que pouvait-il faire ici ?

— Un cyborg, ancien modèle, du nom de Choro était ici il y a un instant.

— Quoi ? Choro ?

— Il nous a dit que c'était son nom. Il paraît qu'il est le chef des cyborgs sur Jupiter, vous le saviez ? D'après ce qu'il nous a dit, le Capitaine Shira-i serait bien connu là-bas...

— Et ce Choro, que voulait-il ?

— Capitaine Shira-i, il dit que leur groupe s'est emparé d'un énorme vaisseau spatial. Il vont l'utiliser pour rassembler les cyborgs éparpillés dans toutes les villes. Ensuite, ils édifieront une nouvelle cité à la frontière...

— Une cité, aux confins de l'espace ?

— Capitaine Shira-i : les cyborgs ont plus d'endurance et sont beaucoup mieux adaptés à l'espace que

les normaux, mais nous sommes à leurs ordres et sous leur "protection" toute notre vie ! Je ne vois pas pourquoi nous devrions être leurs esclaves : à cause de notre apparence ? Nous allons édifier notre cité là-bas, et nous y ressusciterons toutes les gloires du passé ! Pourquoi pas ?

— C'est ce que Choro vous a raconté ?

— Capitaine Shira-i, de toute façon nous ne pensons tous qu'à cela, tout le temps, pas vrai ?

— Oui, bien sûr. Choro n'a pas manigancé cela tout d'un coup : au fond, quelle que soit notre position, nous éprouvons tous le même sentiment. A propos du vaisseau spatial, vous savez que nous n'avons pas le droit d'en posséder un, d'après les reglements en vigueur à East Canal ?

— Evidemment, nous n'avons pas le droit ! Capitaine Shira-i, voilà un exemple-type de loi fixant une barrière entre les normaux et les cyborgs ! L'heure est venue de nous libérer du joug constitué par les lois des normaux !

Le visage de Shira-i ne souriait plus le moins du monde.

— Ainsi, vous faites tous partie de la conspiration de Choro ?

— A ce qu'il paraît ! Nous espérons simplement encore, compter bientôt dans nos rangs le Capitaine Shira-i. Nous en parlions, il y a un instant.

Tous firent un signe d'assentiment. Shira-i poussa un profond soupir et laissa échapper une énorme bulle par l'orifice de son oreille. Après s'être accordé un délai de réflexion, il ouvrit la bouche et leur fit part de sa résolution.

— Je reste ici. Je ne peux pas me déplacer avec un bassin de repos comme celui-ci. Après tant d'années, je ne serais plus qu'un infirme, là-bas à la frontière, un problème pour vous, rien de plus. Mais partez, vous : Choro est un excellent chef. Un jour ou l'autre, nos idées finiront bien par être acceptées des normaux. Allez... Retournez vivre et travailler dans l'espace !

D-98 scruta Shira-i de si près que son visage toucha presque la liquide surface bleue du bassin.

— Je vous en prie, Capitaine, nous vous le demandons : joignez-vous à nous ! Si vous restez ici, il n'y aura peut-être plus de "demain" pour vous. Capitaine Shira-i : d'après des informations reçues aujourd'hui, il semble que la guerre soit sur le point d'éclater sur la Terre.

— La guerre ? Mais pourquoi ?

— Tout le monde s'y attendait : la Guerre dite d'Unification, le conflit total entre l'Alliance Asiatique et l'Union des Amériques.

— C'est ridicule !

— Cela peut le sembler, d'ici; à leur point de vue, cela vaut apparemment la peine de se battre pour le

contrôle du continent américain. D'importants intérêts sont en jeu, je suppose : les protagonistes ne peuvent respectivement plus qu'y perdre ou y gagner.

— Peut-être ne s'agit-il là que de votre interprétation personnelle ?

— Capitaine Shira-i : si la guerre éclate, Mars également risque fort d'être transformée en un champ de bataille. Il y aurait déjà des émeutes à Luna City.

— Cela suffit maintenant, laissez-moi à mon repos. Il ne faut plus m'éveiller si j'ai à nouveau des cauchemars.

Shira-i s'installa une fois de plus sur le fond froid du bassin. Guerre, panique, exode, frontière, tout se trouvait déjà très loin ; Shira-i ne pouvait y voir des réalités. Le moindre tracas le fatiguait terriblement ; un endroit palpitait à l'intérieur de son crâne, comme s'il était fissuré : un futur qui fera revivre les gloires du passé — de beaux mots — surtout n'oublie pas ces mots, se dit tout bas Shira-i.

Mais il n'avait cure des gloires du passé et de l'emploi que pouvait en faire le futur ; seul lui importait un bassin rempli de Liqueur de Ringer.

Toujours est-il que, le lendemain, pour une raison inconnue, les voyageurs ne rendirent pas leur visite coutumière à la boutique. De fines couches de sable s'accumulaient sur les photos ; Shira-i les enlevait au fur et à mesure. Il y passait sa journée, n'ayant rien d'autre à faire.

Chaque jour, juste avant le coucher du soleil, la tempête de sable déferle sur East Canal, sculptant de vagues transversales les dunes qui s'étendent à perte de vue : l'une d'elles, semblable à un énorme serpent rouge, croît inexorablement et vient limiter le champ de vision. Le sable s'infiltre par les nombreux hublots, pénètre comme la fumée par les filtres de ventilation, tourbillonne au fil des corridors et va dessiner des motifs imprécis sur les larges dalles, au pourtour de l'Hôtel de Ville.

Shira-i n'avait pas vendu une seule photo, lorsqu'il enroula ses épreuves et replia les panneaux plastiques, remballant son étalage.

On percevait, par intermittence, l'écho lointain, aigu et sourd d'une sirène — ou plutôt — de sirènes différentes soit par le son, soit par le diapason, et jouant en étrange dissonance : toutes se précipitaient dans la même direction.

— Un accident quelque part ?

Shira-i entendait, à l'intérieur de son véhicule, les cris, la confusion de la foule.

Un planeur de la police le reconnut, diminua sa vitesse et s'arrêta, moteur au ralenti.

— Hé, Capitaine ! vos voisins se sont mutinés ! Pour le moment ils se battent furieusement à l'astroport.

A l'astroport ? Qu'espèrent-ils faire à l'astroport ?

spatial survole le nuage siliceux et sa blancheur absorbe les derniers rayons rougeâtres et violacés. Les fuselages des trois principaux vaisseaux dessinent des jeux d'ombre, la membrane réceptrice de lumière pend, inutile, dans le prolongement des piles solaires.

Les planeurs de la police sont disposés comme une série de petites soucoupes argentées, pêle-mêle, au pourtour du vaisseau spatial. Impuissants insectes, ils se tiennent à l'écart du majestueux fuselage élancé.

Une flamme jaune-orange suinte parfois d'une soucoupe argentée : née dans la tourelle, elle décrit dans l'espace une courbe de feu et vient mourir, après un dernier sursaut, sur l'éclatante paroi du grand vaisseau. Des étincelles éclosent, des pétales s'épanouissent pour se faner aussi vite ; le soir, alors, pacifie une nouvelle fois la plaine.

De temps à autre, un hublot du patrouilleur s'entrouvre et une longue flamme blanche en coule. On discerne péniblement à l'œil nu, la forme oblongue qu'elle propulse et qui, telle une ombre noire, glisse dans le ciel de cobalt. Là où elle tombe, elle soulève un nuage de sable, une fumée brune...

— Cessez cette résistance inutile ! — intime un haut-parleur au vaisseau spatial — Vous ne pourrez pas décoller sans notre assentiment. Nous avons coupé vos circuits depuis la tour de contrôle ; il vous est impossible de démarrer et de vérifier votre trajectoire. Si vous n'abandonnez pas le vaisseau, vous êtes irrémédiablement condamnés à y mourir de soif et de faim. Agissez comme bon vous semble !

Bien entendu, le vaisseau est abondamment approvisionné en eau et en nourriture, de quoi tenir pendant plusieurs mois. Il est également vrai que la force motrice est coupée. Toutefois, tant que le vaisseau est bloqué sur l'astroport, aucun autre engin ne peut, non plus, ni décoller ni atterrir.

— Ecoutez ! Le Conseil Municipal a toujours pris en considération vos problèmes ; vous devez bien le savoir !? Si vous avez des revendications, pourquoi ne les faites vous pas connaître ? Vous pouviez présenter directement vos requêtes, vous ne deviez pas fomenter une mutinerie pour cela...

Le vaisseau projette un autre missile hors de son flanc ; il fonce, sans hésiter, vers son but : la source de la voix. La fumée de sable monte haut, très haut... Mais la voix poursuit imperturbablement :

— Cessez cette résistance inutile ! Vous n'avez jamais démérité des gloires du passé. Ne vous sabordez pas de cette façon !

Ce qu'on avait dit était exact : la Ville n'avait jamais voulu que du bien aux cyborgs ; on leur y témoignait beaucoup d'admiration et de respect. En effet, c'étaient eux qui, à l'aube de l'aventure spatiale, lui avaient assuré par des prodiges de bravoure, un minimum de facilités et de ravitaillement ; avaient contribué à une certaine aisance même, et satisfait tous ses besoins. A tout seigneur, tout honneur ! Il n'y avait, en fait, aucune raison à l'exode, à la mutinerie où à l'acte de piraterie sur le vaisseau spatial...

— Ainsi, tout ce qu'ils disent est vrai mais n'est simplement pas assez valable. Ce genre de verité ne pourrait satisfaire personne.

Shira-i, figé comme une imposante statue de pierre, laisse son regard errer sur la plaine. L'air du soir glace le désert rouge et mord le bleu pâle du crépuscule.

Le vaisseau spatial s'érige en monument : les planeurs de la police, tapis en arc de cercle, se tenant à distance. C'est un tableau à encadrer ! Les missiles même semblent irréels. Le tourbillon de sable danse, des étincelles s'en échappent, deviennent les fleurs d'un feu d'artifice, tandis que les vagues de chaleur font des jeux de miroirs. La coque du vaisseau reste toutefois intacte. Le sable déferle en émettant de secs battements d'ailes. Le merveilleux cadre ne reflète ni mort, ni haine. Tout mouvement cesse, dans l'obscurité sereine, au moment propice : une photographie parfaite en résulterait.

Shira-i descend lentement, par où il est venu, en longeant la rampe.

*
* *

Durant toute la journée du lendemain, des groupes de clients défilèrent dans la boutique de Shira-i. Quand il s'informait de la situation à l'astroport, on lui rapportait que rien n'évoluait : les cyborgs poursuivaient une résistance opiniâtre. On avait aménagé, en toute hâte, un solide terrain d'atterrissage à l'extrémité nord de l'astroport, car les vols réguliers étaient fort perturbés, tant pour les arrivées que pour les départs.

On y échangeait encore des salves sporadiques. Le terrain d'atterrissage habituel était officiellement fermé à la navigation, sauf dérogation spéciale.

Shira-i évita de penser à quoi que ce soit : quand une pensée surgit, elle s'étend à l'extrême. Trop d'idées déjà se bousculaient dans sa tête, les sentiments l'innondaient trop facilement. Shira-i passa la journée à regarder fixement les photos du comptoir et à satisfaire aux requêtes des voyageurs : à se lever, à s'asseoir, à tourner en rond.

La journée passa, monotone. Il ne se produisit rien de particulier. Les éternels touristes, identiques, défilèrent ; il y en eut juste assez pour que s'achève, enfin, la journée.

A la tombée de la nuit, Shira-i se retrouva près de la rampe, scrutant l'astroport. La scène ne s'était pas modifiée depuis la veille ; il sentit tout de même que les engins de la police resserraient imperceptiblement, inexorablement leur étreinte autour du vaisseau spatial. Parfois, une des petites soucoupes menaçantes libérait négligemment une auréole de feu orangé ; mais, pour des raisons inconnues, le vaisseau spatial s'était, de son côté, renfermé dans un silence obstiné. Les timides rayons bleus du soleil répandaient une lumière diffuse et esquissaient des ombres claires, comme celle d'une balustrade qui étirait son profil le long de la rampe.

— Alors, Capitaine Shira-i, que devons-nous faire maintenant ? Ces gens deviennent vraiment encombrants. Vous pourriez cependant les raisonner ! Intervenez, je vous prie : ils suivront vos conseils, ne pensez-vous pas ?

La voix puissante retentit soudainement derrière lui. Il n'avait nul besoin de se retourner pour reconnaître la voix de son interlocuteur.

— Le chef de la police qui se dérange personnellement ! Cela vous ennuie donc bien !

Shira-i laissa voguer son regard au-delà du vaisseau spatial. — Ne vaudrait-il pas mieux, tout simplement, leur permettre de s'échapper ?

— Si cela ne dépendait que de moi, Capitaine... je leur serais, pour ma part, très reconnaissant s'ils me débarassaient de leur présence. East Canal ressemble aujourd'hui trop à la Terre pour qu'ils s'y plaisent encore. Un cyborg n'est plus, sur cette planète, qu'un objet difforme éveillant en nous la compassion.

Ces paroles eurent un écho qui résonna étrangement dans le cœur de Shira-i : mais le moment n'était plus aux réassurances faciles et aux sentiments à demi dévoilés

— La logique ou la compassion ne peuvent atténuer les différences entre les gens normaux et les cyborgs, à un tel niveau, répliqua-t-il. Ceci n'est que le prélude à une tragédie, car nous sommes des créatures fondamentalement différentes.

Les cyborgs avaient sacrifié leur "apparence normale" afin d'acquérir une plus grande résistance et d'être mieux adaptés à l'espace que les normaux. La société humaine ne pouvait plus englober les cyborgs et ils s'y trouvaient déracinés, il en résultait un drame incomparable. De toute façon, ceux qui avaient pris le maquis ne pourraient plus réintégrer leur emploi dans la Ville.

— Qu'en pensez-vous ? Essayerez-vous de les raisonner ? Je vous en prie...

— Je ne puis pas. Il est tout de même trop tard maintenant.

— Vous renoncez à agir ?... Le chef de la police marmonnait et ses yeux scrutaient l'horizon. Sa combinaison spatiale épousait un corps bien conservé malgré les nombreuses années qu'il avait vécu parmi les sables de Mars ; elles n'avaient pas ébranlé sa confiance, mais la solitude et la mélancolie habitaient au fond de ses yeux et en ridaient profondément les coins.

— Eh bien, je vais m'en aller... sans agir... Oui, sans agir !

D'infimes, de délicats grains de sable recouvraient ses fortes épaules et y imprimaient un entrelacs de lignes.

— Je suppose qu'il va aller boire un coup !

Son dos ballant de droite à gauche, s'eloignait le long de la rampe. Il avait probablement déjà oublié le vaisseau spatial et les cyborgs qui s'en étaient emparés ; Shira-i l'espérait, du moins.

On apprit, le lendemain tard dans l'après-midi, qu'un vol regulier en provenance de Luna City, avait pu se poser sur le terrain récemment aménagé à côté de l'astroport. Shira-i poursuivait ses activités professionnelles. Il ouvrait sa boutique en début de soiree, quand les cars libéraient leur flot de touristes sur la porte B. Leur corps précieux venait s'encastrer dans le couloir et le parer comme un bijou son écrin. La porte s'ouvrait, les passagers s'alignaient à la queue leu leu dans la rue.

— Oh ! Mais c'est... c'est le Capitaine Shira-i, non ? Il ne peut pas être humain...

— Est-il de sexe mâle ou femelle ? Ou plutôt hermaphrodite comme le "prêtre-de-mer" (1)

— Et cet œil !... semblable au verre d'un posemètre...

Chaque bouche émettait une autre métaphore : substance évoquant une image, évoquant des mots ; signification exprimée par des paroles imagées qui ne revêtaient de signification que pour chacune d'elles.

Presque heureux, Shira-i souriait placidement, sans raison. Les voyageurs communiquaient leurs murmures de bouche à oreille. Il n'écoutait pas et pourtant les mille murmures se répandaient dans ses oreilles, pareils à des mots d'amour combiant son cœur. Un sourire doux-amer se dessinait sur son visage quand il entendait leurs piailleries, leurs bouches bruyantes d'enfants qui se battraient contre des moulins à vent.

— S'il vous plaît, venez poser pour la photo avec moi?

Les paroles se répercutaient dans les oreilles de Shira-i : il revint brusquement à lui.

— S'il vous plaît, verriez-vous un inconvénient à ce que nous posions ensemble ?

Un vieillard aux cheveux blancs se désignait et, avec un sourire apologetique, indiquait Shira-i du doigt.

Shira-i sortit et s'adossa au mur ; le vieil homme lui arrivait à peine à l'épaule. La caméra se mit à bourdonner. Le servomécanisme, sur son trepied, cherchait un

(1) "prêtre-de-mer" : sorte de grosse pieuvre.

angle favorable, semblait indécis. Le vieillard tenta de se rapprocher du cyborg ; son épaule entra dans le champ de vision de Shira-i.

Quelques cheveux blancs étaient prisonniers du tissage, à base de fibres naturelles, de son pardessus à-la-mode-de-la-Terre, qu'émaillaient de leur blancheur sale les pellicules. Une légère odeur surie de personne âgée, qui se dégageait de son corps, remua en Shira-i une corde sensible, depuis longtemps imprécise.

Celle du courage ? Sûrement pas. De l'expérience ? Pas davantage. De la foi ? De l'assurance ? De la confiance ? Non plus. De l'affection ? Non, rien de tout cela : ces sentiments ne constituaient plus qu'un vague souvenir dans l'esprit de l'homme ; il éprouvait une sorte d'indéfinissable nostalgie d'une chose révolue, il y avait très longtemps, et perdue très loin de là.

Shira-i entendit à peine le déclic de l'obturateur. Les touristes reformaient les rangs pour monter dans les cars. Shira-i les regarda faire sans paraître le moins du monde affecté, contrairement à son habitude. Il ferma sa boutique, enroula les photos restantes et les rangea dans son abdomen, se glissa dans son véhicule et descendit le couloir.

*
* *

La principale concentration de services techniques et administratifs, adjoints à l'Astroport de East Canal, consistait en une installation à moitié ensevelie sous le

sable. Une route pavée, bordée de panneaux polylumineux, menait le long de ce dédale souterrain, à un coin du port où de hautes barrières protégeaient le centre de contrôle des sables envahisseurs. L'immense antenne parabolique séparait le bleu du soir par une pluie de rayons solaires, chantant en résonance avec le vent qui charriait le sable. Shira-i franchit le porche souterrain et se dirigea vers la tour de contrôle. Aucun signe de vie dans la cage d'escalier, du sable sec tapisse l'ascenseur.

L'enseigne rouge "ACCESSIBLE AUX SEULS CONTROLEURS" miroitait comme un arc-en-ciel humide. Shira-i poussa la lourde porte de métal.

— Ah ! Capitaine Shira-i ! Que venez-vous faire ici ?

De surprise, le préposé au tableau de contrôle se retrouva pratiquement au garde-à-vous. A part l'equipe spécialisée, absolument personne ne pouvait pénétrer dans la pièce. Mais, ordres ou pas, comment aurait-il ose mettre à la porte le Capitaine Shira-i ?

Sans mot dire, Shira-i inventoria la pièce ; en majeure partie, le matériel ne lui était pas familier.

— Beaucoup de choses ont changé depuis notre époque. — Il y avait des cadrans et des lampes clignotantes qu'il ne pouvait même pas identifier. — Mais...

Capitaine Shira-i, si vous avez besoin de quelque chose, je vais en référer au Contrôleur en Chef...

— Les lieux n'ont pas du tout changé. Là ! — Il avait trouvé ce qu'il cherchait. En un éclair il manipulait un commutateur situé au milieu d'un groupe de lampes-pilote.

— Capitaine ! Que faites-vous ?... Non, je vous en prie ! — Les joues du jeune contrôleur étaient tendues à force de crier.

Shira-i actionna le commutateur et, par le biais du micro, s'adressa au Vaisseau :

— Ici, Shira-i ! Pouvez-vous m'entendre, les amis ? Parez-vous en vue du décollage. Je reconnecte vos circuits. Le compte à rebours commencera dans 5 secondes.

Il appuya sur le commutateur. Toutes les lampes du tablea-upilote s'allumèrent l'une après l'autre. Quelque part, une sonnerie d'alarme s'enclencha ; quelqu'un traversa la pièce en courant tandis qu'une cavalcade parvenait du couloir.

— Capitaine Shira-i ! Bougez-vous de là, ou je tire !

Le jeune contrôleur sanglotait presque.

— Compte à rebours. Moins 10... moins 9... moins 8... moins 7...

— Capitaine, écartez-vous de ce tableau !

— Quelqu'un a rétabli les circuits !... Le cri fusa et se répercuta dans la pièce.

— ... moins 5... moins 4...

— Choro, je crois que nous vivons trop longtemps. Qu'en penses-tu ?

— On n'a plus le choix. Tirez, mon vieux !

Un éclair rouge-orangé jaillit du poing du jeune contrôleur.

Un souffle d'air brûlant passa par la pièce ; le corps de Shira-i fut chauffé à blanc au niveau du flanc : une odeur de protéines synthétiques, de grillé, s'en échappa.

— J'ignore où vous irez, mais partez, là-bas, n'importe où, partez... PARTEZ...

— ... moins 3... moins 2... moins 1...

Le corps de Shira-i s'effondra sur le sol, blanc, brûlant.

Sur le terrain, le vaisseau commença à émettre une lumière blanche dès que les circuits furent à nouveau connectés. Juste avant zéro, on coupa les triples fusées.

Un sacrifice. Pour une seconde, un échec. Le grand vaisseau retomba. Le feu blanc éclata, se communiqua et mourut.

Les ténèbres, impassibles, la tempête de sable encore lointaine, à l'horizon, à l'Est. Mais de l'autre côté, la douce lumière du soleil couchant brillait, traversant la mer de sable à l'Ouest, presque sur sa totalité. La lumière était un rien plus bleue que celle de la Terre, sur la photo de Shira-i.

C'était le commencement de la fin pour East Canal City. Ce devait être également l'une des causes de la Guerre d'Unification qui allait éclater trois jours plus tard sur la Terre.

Traduction de :
Colette VIAL-MILLS
Antoinette FRATTAROLA
et Bernard GOORDEN

Shin'ichi Hoshi a délaissé sa profession de pharmacien pour se consacrer exclusivement à la SF. Il vit actuellement à Tokyo et est âgé de 48 ans.

Ses nouvelles ont été rassemblées dans 3 recueils : "Youkoso Chikyu-san", "Akuma No Irv Tengoku" et "Jinzo Bijin" (dont est extrait "Bokko-chan"). Ils correspondent respectivement aux titres anglais suivants : HELLO, Mr EARTH !, THE HEAVEN WHERE SATAN LIVES et A MAN-MADE BEAUTY.

Le style de Shin'ichi Hoshi n'est pas ici sans évoquer celui de Richard Matheson.

BOKKO-CHAN

Le robot était un véritable chef-d'œuvre. Il s'agissait d'une femme-robot. Son origine artificielle en faisait la beauté parfaite. On n'avait négligé aucun des charmes propres à rendre la jeune fille séduisante. Elle paraissait un peu prude : c'était la seule note discordante. Mais n'êtes-vous pas d'avis qu'un air prude peut parfois relever les canons de la beauté ?...

Jamais personne n'avait construit un tel robot. Il était en fait absurde de créer un robot simplement destiné à accomplir des tâches humaines quand, pour le même prix, l'on pouvait faire appel à une machine plus compétente ou louer des ouvriers qualifiés, parmi tous ceux qui remplissaient les colonnes de la rubrique "Demande d'Emploi".

Pourtant ce robot fut créé pendant les loisirs du tenancier d'un certain bar. Comme tout le monde sait, un barman ne se risquera pas à boire trop souvent dans son propre établissement. La conception de celui-ci était assez singulière : il considérait son alcool comme un

fonds de commerce et se serait, par conséquent, cru déshonoré de consommer ce bien immeuble pour son usage privé. Les ivrognes errants qui fréquentaient si volontiers son bar, contribuaient à fournir l'argent nécessaire à la réalisation de sa marotte.

Il se fait que celle-ci consistait à construire une séduisante robote.

Il ne regardait pas à l'argent, n'épargnait pas ses efforts pour la parfaire, car elle était devenue son unique passion. Elle était notamment pourvue d'une peau tellement satinée qu'on la distinguait avec peine d'une vraie fille. On peut avancer, sans exagérer, qu'elle était plus ravissante que les beautés authentiques des alentours.

Comme la plupart des grandes beautés, elle n'avait pas grand'chose dans la tête, car la création d'un cerveau complexe dépassait les capacités de son inventeur. Elle savait répondre à des questions simples et pouvait exécuter quelques mouvements élémentaires, comme prendre un verre.

Le tenancier la baptisa "Bokko-chan" et la plaça sur un tabouret derrière le comptoir, afin qu'elle ne soit pas trop proche des clients. Il craignait qu'un examen approfondi ne révèle, aux clients du bar, ses sabots fourchus.

*
* *

Un jour donc, une nouvelle fille fit son apparition au bar et tous les habitués la saluèrent cordialement.

Elle se comporta d'une manière satisfaisante tant qu'on ne lui demandait ni son nom, ni son âge. Toutefois, personne — heureusement ! — ne remarqua qu'elle n'était qu'un robot.

— Comment t'appelles-tu ma petite poupée ?
— Bokko-chan.
— Quel âge as-tu ?
— Je suis encore jeune.
— Encore jeune, bien sûr ! Mais quel âge ?
— Je suis encore jeune.
— Je veux dire, en nombre d'années, quel âge as-tu ?
— Je suis encore jeune.

Les clients étaient heureusement assez polis pour ne pas s'appesantir sur la question de l'âge.

— Tu portes une jolie robe, dis donc !
— Je porte une jolie robe, n'est-ce pas ?
— Que préfères-tu ?
— Ce que je préfère ?
— Prendras-tu un verre de... mettons, de gin fizz ?
— Je prendrai un verre de... mettons, de gin fizz.

Bokko-chan ne refusait jamais à boire. Et pourtant elle n'était jamais ivre.

L'histoire de la nouvelle fille du bar, ravissante, jeune, prude, à la conversation agréable, se répandit dans tout le voisinage et le nombre des habitués ne cessait de croître. Et chaque habitué a passé de bons moments en compagnie de la charmante Bokko-chan, à lui causer, et en buvant. Elle semblait plaire en effet à tout le monde.

— Lequel d'entre nous tous aimes-tu le mieux ?
— Lequel d'entre vous tous j'aime le mieux ?

— M'aimes-tu un peu ?
— Je t'aime un peu.
— En ce cas, allons faire un tour au cinéma.
— En ce cas, allons-nous faire un tour au cinéma ?
— Quand irons-nous ?

Chaque fois que l'on posait à Bokko-chan une question à laquelle elle ne pouvait pas répondre, elle faisait signe au tenancier qui venait immédiatement à son secours :

— Eh bien, monsieur ! Ce n'est pas convenable de flirter autant avec cette mignonne !

Devant la sévère remontrance du tenancier à propos de son insistance déplacée, le client ne pouvait plus que grimacer et se montrer beau prince, en se retirant.

Parfois, le tenancier s'accroupissait aux pieds de Bokko-chan, dans lesquels il avait aménagé un petit réservoir en plastique. Comme il était parcimonieux, il récupérait les cocktails qu'elle avait bus, en actionnant cette pompe, et les servait à nouveau à ses clients. Ceux-ci n'etaient, bien entendu, pas au courant ; aussi, ne cessaient-ils de faire l'éloge de la femme-robot, de sa jeunesse, de sa beauté et de son caractère stable. Ils appreciaient qu'elle ne les flatte jamais trop, que la boisson ne la rende pas saoule. Par conséquent, la popularité et la célébrité de Bokko-chan augmentaient, comme le nombre des habitués.

Parmi les nombreux admirateurs de Bokko-chan, il y avait un jeune homme qui s'était aveuglément épris d'elle. Sa passion crut tellement qu'il se mit à fréquenter le bar chaque soir. Il tenta de la persuader de sortir

avec lui, mais en vain, car elle ne daignait pas répondre. Son attitude le rendait quasiment fou. Pour l'impressionner, il dépensait, au fil des soirées, beaucoup plus d'argent qu'il n'en possédait. Ses fréquentes visites à l'établissement lui revenaient très cher, mais il faisait reporter ces sommes sur son compte, qui grossissait considérablement. Quand le tenancier lui présenta l'addition, ses dettes étaient si élevées qu'il ne put les régler. Pour s'en acquitter, il tenta de voler son père. Ce dernier le prit sur le fait et il s'en suivit une scène violente. Le père consentit néanmoins à lui avancer l'argent nécessaire au remboursement et lui fit promettre de ne plus remettre les pieds dans le bar.

*
* *

Ce soir là, le jeune homme revenait dans l'établissement pour payer ses dettes. Il savait que c'était sa dernière visite ; aussi but-il beaucoup et gâta-t-il Bokko-chan :

— Je ne viendrai plus.
— Tu ne viendras plus.
— Es-tu triste ?
— Je suis triste.
— En réalité, tu ne l'es pas, n'est-ce pas ?
— En réalité, je ne le suis pas.
— Aucune autre fille n'a le cœur aussi froid que le tien.
— Aucune autre fille n'a le cœur aussi froid que le mien.
— Vais-je te tuer ?
— Vas-tu me tuer ?

Le jeune homme tira un sachet de drogue de sa poche, en versa le contenu dans son verre puis le tendit à Bokko-chan :

— Boiras-tu ceci ?

— Je le boirai.

Bokko-chan porta le verre à ses lèvres et le vida d'un trait.

— Va au diable ! dit le jeune homme.

— Je vais au diable.

Le garçon régla précipitamment ses comptes avec le tenancier, puis s'enfonça dans la nuit.

L'heure de fermeture approchait. Satisfait d'avoir récupéré une somme aussi importante, le patron retira l'alcool de Bokko-chan et offrit une tournée générale.

— Videz vos verres, les amis ! — dit le tenancier — c'est moi qui régale !

Les clients portèrent un toast au patron qui y fit honneur, en vidant un verre, a son tour.

*
* *

On n'éteignit pas les lumières de l'établissement, cette nuit là, et la radio continua de diffuser sa musique. Personne ne ressortit et pourtant personne ne parlait.

Le traditionnel "Bonne nuit" marqua la fin des émissions et la station se tut, elle aussi.

— Bonne nuit ! — répondit Bokko-chan avec son air prude, en attendant le prochain homme qui lui adresserait la parole.

(traduction de Catherine AMES & Bernard GOORDEN





Edogawa Rampo naquit le 21 octobre 1894 à Nabari. Il jouit, dans son pays, d'une popularité comparable à celle de Simenon dans la littérature policière francophone. Il excelle dans les nouvelles détectives qui, empreintes de mystère, touchent parfois, comme ici, au domaine du fantastique. Il rappellera peut-être Edgard Poë à certains lecteurs attentifs, car ses récits aux couleurs ténébreuses évoquent "La rue Morgue".

L'ENFER DES MIROIRS

Tanuma fut l'un des amis les plus étranges que j'aie jamais eus. Dès le début, je l'ai soupçonné de ne pas être "tout juste". Certains l'auraient simplement considéré comme un excentrique, mais je suis convaincu qu'il était plutôt un lunatique. En tout cas, les différents types de lentilles et ce qui pouvait refléter une image éveillaient en lui une manie démente. Dès sa plus tendre enfance, les lanternes magiques, les telescopes, les lentilles grossissantes, les kaleidoscopes, les prismes et autres babioles du genre, étaient les seuls jouets qui le divertissaient.

Cette étrange marotte de Tanuma semblait héréditaire, car la même passion avait habité son grand-père, Moribe. Sa collection, acquise auprès des marchands hollandais de Nagasaki et composée d'objets hétéroclites, de lentilles primitives, de télescopes et de livres antiques consacrés à ce thème, était rassemblée ici pour en témoigner.

Les épisodes de jeunesse, liés à cette folie de Tanuma pour les miroirs et les lentilles, m'ont laissé un souvenir assez flou. Par contre, je me rappelle admirablement certains évenements survenus à la fin de ses études

de son certificat d'études supérieures. Il décida de jouer à l'autodidacte en faisant de la recherche. Il fit construire, avec l'argent que des parents aisés mettaient à sa disposition, un petit laboratoire dans un coin du jardin et se livra tout entier à sa folie pour les instruments optiques.

Il s'isola complètement dans son étrange laboratoire. J'étais le seul de ses amis à lui rendre encore visite, car tous les autres l'avaient abandonné en raison de son excentricité croissante. Son singulier comportement m'angoissait davantage à chacune de mes visites, car je me rendais parfaitement compte que son mal empirait.

A cette époque, ses parents moururent, en lui laissant un héritage considérable. Comme plus personne ne le surveillait et qu'il disposait de fonds assez élevés pour satisfaire n'importe quel caprice, sa raison s'affaiblit de plus en plus. Il était libre et venait d'avoir vingt ans : il commença à témoigner un intérêt actif au sexe opposé. Cette passion, doublée de sa folie morbide pour l'optique contribuèrent à l'enchevêtrer dans une trame solide.

Si tôt en possession de son héritage, il equipa son observatoire d'un télescope astronomique destiné à ravir leurs secrets aux planètes. Son pavillon, érigé sur un monticule, constituait l'endroit idéal. Mais cette inoffensive occupation ne le satisfaisait pas. Il préféra bientôt pointer son télescope vers la Terre, et plus particulièrement sur les pavillons environnants. La position surplombante de son observatoire se riait des grilles et autres obstacles naturels.

Les occupants des pavillons voisins n'étaient, bien sûr, pas au courant. Aussi, les regards indiscrets de Tanuma pouvaient-ils, à travers le télescope, suivre les évolutions sans retenue de la vie quotidienne, à l'abri des fenêtres de papier, coulissantes et grand'ouvertes. Ces intrusions secrètes, dans la vie de ses voisins, procuraient à Tanuma des sensations méconnues. Il m'invita aimablement, une nuit, à jeter un coup d'œil : ce que je vis, me fit virer au rouge écarlate ; je refusai de partager ses observations ultérieures.

Il construisit par la suite un périscope d'un type spécial : celui-ci lui permettait d'embrasser du regard, à partir de son laboratoire, les chambres de toutes ses jeunes servantes qui, candides, se livraient sans pudeur à l'intimité de leurs appartements respectifs.

Je voudrais mentionner un autre épisode qui m'a relativement marqué. Tanuma commençait à étudier les insectes, à l'aide de son petit microscope, et tirait une satisfaction infantile de leurs luttes ou de leurs accouplements. J'eus le malheur d'assister en particulier à l'écrasement d'une puce ; cette scène grossie un millier de fois était littéralement répugnante : cela ressemblait à un gros sanglier sauvage qui se serait débattu dans une mare de sang.

Quelque temps après, je rendais ma visite coutumière à Tanuma, pendant l'après-midi. Je frappai à la porte de son laboratoire, mais ne reçus aucune réponse. Je résolus de passer outre et entrai comme d'habitude. L'intérieur baignait dans l'obscurité car on avait drapé les fenêtres de rideaux noirs. Subitement, apparut, sur

le mur en face de moi, un objet flou et indescriptible, d'une taille si monstrueuse qu'il en couvrait toute la surface. J'en restai figé d'étonnement.

La "chose" du mur commençait graduellement à prendre forme : la mise au point s'opérait. Je distinguai d'abord un marais parsemé d'îlots sombres et broussailleux. Puis, plus bas, apparurent deux yeux immenses comme des baignoires, dont les pupilles brunes scintillaient d'un horrible éclat, et une plaine blanche contigue que sillonnaient des fleuves de sang ; ensuite, d'épaisses brosses dont les noires extrémités s'échappaient de deux vastes et profondes cavernes : il s'agissait, bien sûr, des poils qui croissaient dans les cavités du gigantesque nez. Je discernai encore deux grosses lèvres, pareilles à d'amples coussins rouges, qui dévoilaient, en bougeant, deux rangées de dents blanches de la taille de tuiles.

Cette image était celle d'un visage humain : je crus y reconnaître, malgre leur taille grotesque, certains traits familiers.

Au même moment, une voix m'apostropha :

— Ne t'alarme pas ! C'est moi ! — les grosses lèvres se mouvaient en synchronisation avec les paroles, et les yeux paraissaient sourire : cela me causa une grande surprise.

On inonda brusquement la chambre de lumière, et l'apparition du mur s'évanouit. Simultanément, au bout de la pièce, Tanuma émergea derrière un rideau.

Il vint vers moi en souriant malicieusement et me demanda, avec un orgueil puéril :

— N'était-ce pas un spectacle prodigieux ?

Pendant que je restais immobile, muet, sous le coup de l'étonnement, il m'expliqua que j'avais vu son propre visage. L'image en était projetée sur le mur, grâce à un instrument stéréoptique qu'il avait construit spécialement à cet effet.

Quelques semaines plus tard, il entamait encore une autre expérience. Il aménagea cette fois une petite chambre au sein du laboratoire et en tapissa de miroirs les quatre parois murales, le sol et le plafond. Ainsi, quiconque se trouvant à l'intérieur verrait chaque partie de son corps comparées par les réflexions des six miroirs qui, placés en regard les uns des autres, en multiplieraient les images à l'infini. Tanuma ne me confia jamais quelle pouvait bien être la finalité de cette chambre ; il m'invita néanmoins, une fois, à y pénétrer : comme la simple perspective suffisait à me terroriser, je lui opposai un refus catégorique. Mais j'appris par les serviteurs que Tanuma entrait fréquemment dans la "salle des miroirs" avec Kimiko, sa domestique favorite, afin d'y savourer des plaisirs cachés, afin d'y mirer leurs réflexions.

Les serviteurs me rapportèrent également qu'il lui arrivait de pénétrer seul dans la chambre : il y passait tantôt un moment, y restait tantôt presque une heure. A une occasion cependant, il s'y attarda si longtemps que l'inquiétude commença à les tourmenter. Après avoir réuni assez d'audace, l'un d'eux alla jusqu'à la porte et l'appela. Tanuma jaillit dehors d'un seul bond : il était complètement nu. Sans un seul mot d'explication, il avait alors gagné ses appartements en toute hâte.

Je dois vous signaler que la santé de Tanuma continuait de s'altérer. Sa folie pour les instruments optiques croissait, par contre, sans cesse. Il dilapidait sa fortune à ce passe-temps absurde, accumulant une quantité de miroirs toujours plus grande et plus diverse. Il en possédait des concaves, des convexes, des émerisés, des prismatiques, des exemplaires bizarres qui produisaient des réflexions totalement distortionnées... Il en arriva finalement au point de ne retirer de satisfaction de ses miroirs qu'en les construisant lui-même, et monta donc un atelier dans ses spacieux jardins. Là, il commença à fabriquer, avec l'aide de techniciens et d'artisans soigneusement sélectionnés, toutes sortes de miroirs fantastiques. Il n'avait pas de parents pour le freiner dans ses folles aventures, et les gratifications qu'il dispensait à ses domestiques suffisaient à lui assurer leur plus aveugle soumission. Aussi, sa fortune se retrouva-t-elle fort mal en point. Pour cette raison, je crus devoir intervenir afin de lui éviter la ruine, mais il ne voulut pas m'écouter.

Malgré cela, j'étais décidé à poursuivre ma surveillance, car je craignais qu'il ne perde complètement la tête, et je lui rendais de fréquentes visites. A chacune d'elles, j'étais témoin d'un episode encore plus dementiel de son orgie créatrice de miroirs : ses expériences devenaient de plus en plus indescriptibles.

Entre autres, il fit couvrir tout un mur de son laboratoire d'un gigantesque miroir, il y pratiqua ensuite cinq trous pour introduire, par derrière, ses bras, ses jambes et sa tête : cela créait une étrange impression : celle d'un corps sans tronc, flottant dans l'espace.

Je le trouvais, à d'autres occasions, dansant, complètement nu, exécutant quelque rituel magique à la manière d'un sorcier, au sein de son laboratoire, parmi sa collection hétéroclite de miroirs aux formes et à la taille fantastiques, avec une prédominance des ondulés, des concaves et des convexes. Les scènes dont j'étais témoin me faisaient toujours frissonner, car la réflexion de son corps, tournant vertigineusement, se contorsionnait et se distortionnait en mille variations. Sa tête apparaissait parfois double, ses lèvres enflées prenaient des proportions immenses, son ventre s'épanchait et gonflait puis disparaissait, ses bras agités de tremblements se multipliaient évoquant ces statues antiques de bouddhas chinois... Durant ces séances, son laboratoire se transformait littéralement en un purgatoire peuplé de monstres.

Plus tard, Tanuma monta un formidable kaléidoscope qui paraissait remplir toute la longueur de son laboratoire. Un moteur l'actionnait. Les compositions florales du kaleidoscope, demesurées, changeaient à chaque rotation du gigantesque cylindre, de forme et de couleur : rouges, roses, pourpres, vertes, noires, comme les fleurs dans les rêves d'un fumeur d'opium. Et le même Tanuma se traînait à l'intérieur du cylindre, dansant là, follement : son corps nu, fleur indistincte parmi les autres fleurs du kaléidoscope, sa tête, ses mains et ses pieds se multipliant comme leurs pétales...

Et sa folie ne se limita pas à cela, tant s'en faut ! Ses créations fantastiques se reproduisirent rapidement : chacune d'elles dénotant plus d'extravagance que la précédente. J'avais cru, jusqu'à présent, qu'il était simplement un peu dément, mais je devais admettre en fin de compte qu'il avait totalement perdu la raison. Et, peu après, se produisit le terrible "climax".

Un matin, je fus éveillé en sursaut par un messager excité qui arrivait du pavillon de Tanuma :

— Il s'est passé quelque chose de terrible ! Mademoiselle Kimiko vous prie de venir immédiatement — criait le messager dont le visage était aussi pâle qu'une feuille de papier de riz.

— Que s'est-il passé ? — lui demandai-je, tandis que je m'habillais en toute hâte.

— Nous ne le savons pas encore ! — s'exclamait le domestique — mais pour l'amour du ciel, faites diligence!

J'essayai d'en apprendre davantage mais le serviteur s'exprimait de façon tellement incohérente que je le laissai aller. Je me dirigeai aussi vite que possible vers le laboratoire de Tanuma.

La première personne que j'aperçus, en pénétrant dans ce lieu étrange, fut Kimiko, la charmante jeune servante dont Tanuma avait fait sa maîtresse. Près d'elle, se trouvaient les autres servantes, enlacées en grappe et contemplant avec horreur un grand objet sphérique occupant le centre de la salle. Il était deux fois plus volumineux que les sphères sur lesquelles les artistes de cirque font habituellement des exercices d'équilibre. L'enveloppe extérieure consistait en une toile blanche. Ce qui m'épouvantait dans cette sphère, était sa façon de se mouvoir : lentement, à l'aventure, comme si elle avait été vivante. Mais l'étrange son qui s'échappait de son intérieur était encore bien plus terrible : c'était un

rire terrifiant, un rire qui semblait surgir de la gorge d'une créature d'un autre monde.

— Que... qu'arrive-t-il ? Qu'est-ce qui se passe ? — demandai-je au groupe prostré.

— Nous ne... nous ne savons pas — répliqua une des domestiques. Se ressaisissant avec effort elle ajouta : Nous croyons que notre maître se trouve à l'intérieur, mais nous ne pouvons rien faire. Nous l'avons déjà appelé mais nous ne recevons aucune autre réponse que ce rire étrange que vous pouvez entendre.

Je m'approchai alors avec précaution de la sphère, recherchant comment les sons filtraient de l'interieur. Je découvris rapidement de petits trous d'aeration. Approchant l'œil de l'un d'eux, je tentai de regarder à l'intérieur : une brillante lumière m'aveugla, m'empêchant de discerner quoi que ce soit avec netteté. J'eus toutefois l'occasion de vérifier qu'il y avait quelqu'un à l'intérieur.

— Tanuma ! Tanuma ! — criai-je à plusieurs reprises, en appuyant ma bouche contre l'ouverture. Mais seul l'étrange rire me répondit.

A cours de ressources, je restai immobile, indécis, à observer comment évoluait la sphère. Alors, je me rendis compte, tout à coup, que de fines lignes circonscrivaient un quadrilatère sur la coque polie. Je compris aussitôt qu'il s'agissait d'une porte permettant l'accès à la sphère : — Mais si c'est une porte, où se trouve la clenche pour l'ouvrir ?

J'examinai soigneusement la sphère et trouvai un orifice où elle aurait dû être logée. En constatant cela, une terrible pensée m'assaillit :

— Il est fort possible — murmurai-je — que la clenche se soit détachée, emprisonnant dans la sphère celui qui y serait entré. En ce cas, il est probable que cette personne y ait passé toute la nuit, faute de pouvoir en sortir.

Je parcourus le sol du laboratoire et trouvai rapidement une clenche en forme de "T". Je tentai, mais en vain, de l'ajuster à l'orifice : l'axe de support était brisé net. Je ne pouvais comprendre pourquoi l'homme — si c'était bien un homme qui se trouvait à l'intérieur... — n'appelait pas à l'aide, au lieu de s'abandonner à cette effarante hilarité.

Alors seulement, il me vint à l'esprit que Tanuma était peut-être devenu complètement fou et que ce pouvait être lui qui se trouvait bloqué dans la sphère.

Je résolus de recourir à la seule possibilité qui s'offrait encore pour le libérer. Je me rendis, en toute hâte, à l'atelier de verre, saisis un lourd marteau et revins au laboratoire au pas de course. J'assurai mon élan et abattis, de toutes mes forces, le marteau sur la sphère. Je frappais sans relâche l'étrange objet qui se trouva bientôt réduit à une informe masse de verre.

Et Tanuma apparut, se traînant hors des débris. Mais on ne le reconnaissait pratiquement plus ; il avait subi une terrible mutation : son visage était spongieux et livide, ses yeux erraient dans le néant. Il apparaissait échevelé; de sa bouche écumante, béante, dégoulinaient de fins filets de salive. Il est inutile de mentionner qu'il avait totalement perdu la raison : sa physionomie rappellait assez expressivement celle d'un aliéné. Même la fille, Kimiko, recula horrifiée devant cette monstruosité humaine.

— Comment cela s'est-il produit ? Le simple confinement à l'intérieur de cette sphère a-t-il pu le rendre complètement fou ? Et qu'est-ce qui l'a incité à construire ce globe ?

J'avais beau harceler de questions les servantes, qui restaient pelotonnées, je ne pus rien en sortir : elles juraient toutes qu'elles ne savaient rien du globe, qu'elles ignoraient auparavant jusqu'à son existence.

Comme s'il ne se rendait absolument pas compte de l'endroit où il se trouvait, Tanuma commença à errer dans la pièce sans cesser de rire. Au prix d'un grand effort, Kimiko surmonta sa peur initiale et le tira craintivement par les manches. Le technicien en chef de l'atelier arriva à ce moment précis : il venait chercher ses instructions.

J'entrepris tout de suite de l'interroger avec insistance sans lui laisser le temps de se remettre du choc que lui avait causé la scène. L'homme était tellement traumatisé qu'il ne parvenait qu'à bégayer ses réponses avec peine. Voici ce qu'il m'apprit :

Tanuma lui avait ordonné, voici quelque temps, de construire une sphère de verre. Ses parois faisaient un centimètre d'épaisseur et son diamètre avoisinait un mètre vingt. Suivant les directives de Tanuma, les travailleurs et les techniciens en avaient revêtu l'extérieur de mercure, sur lequel ils avaient engommé de la toile de coton disposée en plusieurs couches. L'intérieur du globe se composait ainsi d'un miroir continu. On y avait d'autre part aménagé çà et là de petits réceptacles destinés à loger des ampoules électriques, afin qu'elles ne saillent pas. La sphère comportait encore une issue assez spacieuse pour permettre son accès à un homme de taille moyenne.

Il n'avait absolument rien dévoilé à son personnel de l'usage qu'il réservait à sa création. Les ordres étant les ordres, ils avaient poursuivi leur tâche. La nuit précédente, ils y avaient apporté la dernière touche en ajoutant un gros câble électrique connecté à une prise située sur la paroi extérieure de la sphère. Ils l'avaient amenée ensuite au laboratoire, avaient raccordé le câble à l'installation du pavillon et s'étaient retirés, laissant Tanuma, en proie au plaisir, avec son globe. Ils ignoraient évidemment ce qui était survenu par la suite.

Quand le technicien en chef eut terminé son récit, je lui permis de se retirer. Je confiai alors Tanuma aux bons soins des domestiques qui le ramenèrent au pavillon. Je restai seul dans le laboratoire, les yeux cloués sur les fragments de verre éparpillés dans la pièce, tentant désespérément de reconstituer ce qui s'était produit.

Je demeurai ainsi un long moment, confronté à ce casse-tête. J'arrivai à la conclusion finale que Tanuma, après avoir réalisé dans le domaine de l'optique tout ce qui lui passait par la tête, avait décidé de construire un globe de verre, aménagé en miroir continu, afin de voir ce qu'y donnerait son reflet.

Mais pourquoi cet homme était-il devenu fou, après avoir pénétré dans une sphère de verre transformée en miroir ? Qu'avait-il pu y voir ? Comme je remuais ces pensées, j'eus l'impression qu'on me plantait un sabre de glace le long de l'épine dorsale.

Était-ce d'avoir contemplé son reflet dans un miroir totalement sphérique, qu'il avait sombré dans la folie ? Ou bien avait-il perdu son bon sens, lentement, en découvrant tout à coup qu'il était le prisonnier de cet horrible cercueil de verre... livré à "ce" reflet ?

La même question me revenait sans cesse à l'esprit : Qu'avait-il donc bien pu voir ? Assurément quelque chose qui échappait tout à fait à l'entendement humain. Un point était acquis : personne, avant lui, ne s'était volontairement isolé au sein d'une sphère tapissée en miroir. Même un bon physicien ne pourrait déterminer exactement quel type d'image engendrerait un globe aménagé de la sorte. Cela devait être probablement si imprévisible que cela n'appartenait plus à notre monde.

La réflexion, ou appelez cela comme vous voudrez, tellement surprenante et effroyable qui avait rempli le champ visuel de Tanuma, aurait certainement rendu fou n'importe quel être humain.

Nous connaissons seulement la réflexion qu'engendre un miroir concave, en l'occurrence une section de sphère monstrueusement grossie. Mais qui peut imaginer ce qu'il adviendrait s'il se trouvait entièrement entouré par une succession de miroirs concaves ?

Mon malheureux ami avait sans conteste encouru la colère des dieux en tentant d'explorer les régions de l'inconnu ; il avait violé des tabous sacrés ! L'optique, son étrange marotte, l'avait conduit à sa perte en l'amenant à forcer les portes secrètes des connaissances impénétrables.

(traduction de Dona ONERGEN & Bernard GOORDEN)

l'homme de l'étudier à l'aise. Il arrivait qu'un regard de pitié, parfaitement spontané, se transforme par mégarde en curiosité sans retenue. Shira-i supportait sans broncher l'assaut de ces regards inquisiteurs et des remarques faites à son sujet.

— C'est donc ça qu'on appelle un cyborg !... Cela ne ressemble guère à un robot, hein ! Et cette chose qui fait penser à une antenne, serait-ce une oreille ? Et la bouche, à quoi sert-elle ?

— D'après ce que l'on m'a dit, seul le cerveau serait demeuré le même ; tout le reste est artificiel.

— Les poumons et le cœur aussi ?

Il s'agissait de murmures, mais Shira-i les entendait.

— Pourquoi pas ? Une sorte de générateur à oxygène auquel on aurait incorporé un cœur artificiel.

Shira-i n'écoutait pas mais il entendait, et il comprenait quelle ombre glace aujourd'hui leur poitrine et etrangle leur voix : une peur indicible, un recul instinctif devant l'obscur, une appréhension inconsciente devant la désolation inconnue et inconnaissable, la froide indifférence des pièges cruels cachés dans le labyrinthe de l'espace, l'impuissance de l'homme à défier cette immensité...

Le voyageur détourne les yeux, respire profondément, soulagé qu'un énorme fossé le sépare de cette chose bizarre, mi-homme, mi-machine. Elle ne représente aucune menace pour lui ou pour sa famille, ne souffre d'aucune maladie contagieuse ni d'aucune malformation congénitale, après tout. Elle ne comporte

rien qui soit propre à susciter la peur et pourtant elle inspire une terreur bleue, irraisonnée, inhabituelle.

— Combien coûtent les photos ?

Shira-i qui attendait ce moment, indique son prix.

— Hmmm... oui !

Pour cacher sa confusion, le client tend la main vers les photos, en guise d'échappatoire ; il en montre une d'abord, puis une autre, et enfin le montage d'East Canal avec l'énorme Terre. Il n'a pas besoin de dire qu'il veut l'acheter : il doit seulement préciser combien d'exemplaires il désire.

Les touristes brandissent leur caméra : les filtres colores "usage Mars" lancent des étincelles de lumière, rose comme les yeux de lézards des sables. Shira-i continue de vaquer à ses occupations, tout en ayant soin de se tourner, de l'air le plus naturel du monde, afin de mettre bien en évidence le tuyau d'échappement de l'oxyde de carbone et le régulateur de métabolisme disposés en saillie dans son dos : preuves visibles de son extraordinaire passé aventureux.

Tout cet attirail encombrant qui protégeait Shira-i des mortels dangers quotidiens (1) lors de la phase initiale du développement spatial, est aujourd'hui superflu. Les appareillages minuscules, mais combien efficaces, que l'on insère actuellement dans le corps des cyborgs,

---

(1) Une autre nouvelle raconte comment on récupérait les cyborgs spatiaux, accrochés aux épaves, et comment on recollait les différents morceaux congelés, longtemps après ce que nous considérons comme la mort "clinique".